

«C'est un chef-d'œuvre en péril. Il y a urgence», assurent Marie-Pierre Quentin et Isabelle Debette, respectivement présidente et membre de l'Association pour la défense de l'église de Royan
• photos Romain Perrocheau



Un SOS pour sauver Notre-Dame de Royan

Une association vient de voir le jour pour secourir la «cathédrale» royannaise en péril. Réunion avec des spécialistes cet après-midi

Sylviane CARIN

Le choc des images. De loin, ses mâts gris flottent au-dessus de Royan, jettent une ombre sur les façades blanches. De près, c'est un «phare» à la dérive, le béton effrité laisse apparaître un squelette de ferraille à fleur de peau.

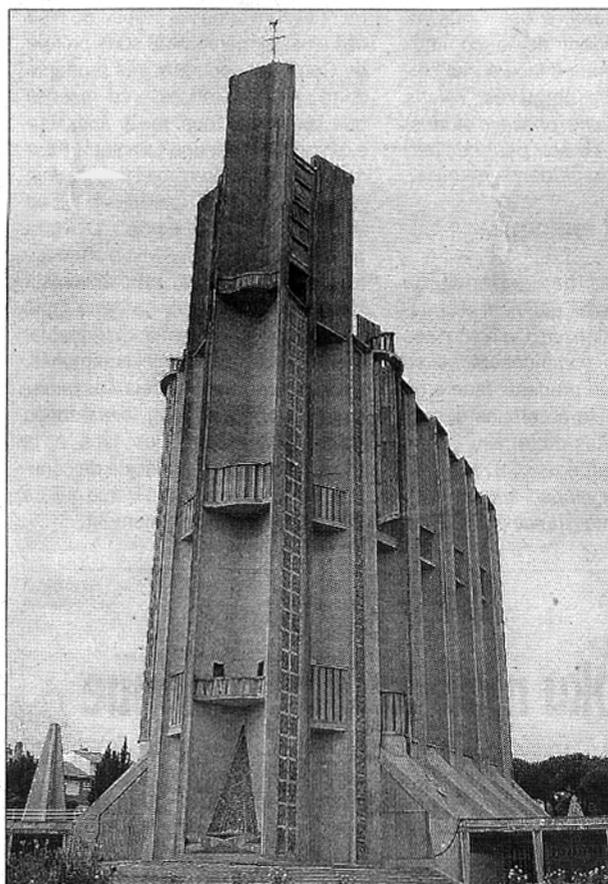
Notre-Dame de Royan, celle que l'on a l'habitude d'appeler «la cathédrale» eu égard à ses proportions généreuses – 56 mètres sous le clocher, 35 mètres sous la nef longue de 45 mètres –, va mal. Il faut la foi d'une association, comme celle qui vient de se créer fin août, pour croire au miracle. A la tête de cette Ader (Association pour la défense de l'église de Royan), une femme énergique: Marie-Pierre Quentin qui est aussi l'épouse et l'attachée parlementaire du député-maire Didier Quentin. «Toutes mes vacances, c'était le port, les crevettes chaudes et l'église. J'ai toujours été attirée par sa force, un mystère qui me dépassait», avoue-t-elle en ouvrant les portes de son enfance.

Ce monument symbolise le renouveau de l'architecture religieuse de l'après-guerre, lorsqu'il a fallu reconstruire les quelque 6.000 églises bombardées. L'intérieur est un hymne à la légèreté du béton. Les vingt-quatre piliers en V de l'ingénieur Bernard

Laffaille dressent une haie d'honneur aux fidèles. La couverture, en forme de selle de cheval incurvée, incite à prendre de la hauteur. Les vitraux «art-déco» d'Henri Martin-Granel filtrent une lumière diaphane. Les sculptures en métal de Jacques Yves Perret, la Sainte-Thérèse en pierre de Nadu Marsaudon, la Vierge en plomb de Gast Watkin ou encore l'orgue aux 47 jeux et 3.600 tuyaux de Robert Boisseau complètent cette photographie des années 50.

«Un signal fort pour représenter une ville debout»

«C'est un chef-d'œuvre en péril. Il faut aller vite. Il y a urgence», martèle Marie-Pierre Quentin. Les poubelles, soigneusement entassées dans un coin, trahissent les blessures dans l'armature, l'eau que l'on doit éponger régulièrement. Une vieille histoire. «En octobre 1958, quatre mois après son ouverture, le curé se plaignait déjà que son église était une baignoire», rappelle Isabelle Debette, responsable «patrimoine» à l'office de tourisme. Construit en quatre ans, entre 1955 et 1958, parce qu'il fallait «un signal fort pour représenter une ville debout» après les bombardements, l'édifice a souffert de cette rapidité. «Sa fragilité est liée à ses dimensions et à la minceur des matériaux. On avait



récupéré 102 millions de francs avec les dommages de guerre [une subvention d'État, NDLR]. L'équivalent d'une église moyenne. Il a fallu revoir à la baisse le clocher qui devait culminer à 85 mètres de haut. La voûte devait flotter sur la ville. Guillaume

«Une place majeure dans l'histoire de l'architecture sacrée»

«Ce bâtiment occupe une place majeure dans l'histoire de l'architecture sacrée dans le monde», affirme Gilles Ragot, historien de l'architecture et enseignant à Bordeaux. «Son problème d'entretien est lié au béton en général et aux moyens de l'époque. On recherchait les profils les plus fins comme le montrent les V de Laffaille. Il y avait une quête de légèreté pour faciliter la transcription du principe gothique dans l'art moderne. Il n'y avait pas beaucoup de béton pour enrober le métal. Pas suffisamment protégé, il subit la corrosion et les chocs thermiques. C'est un phénomène spécifique, lié à la nature de cette architecture. C'est plus compliqué à restaurer que la pierre mais depuis vingt-cinq ans, on connaît bien la pathologie du béton. Il existe des entreprises spécialisées», explique l'historien. Pour lui, l'association est nécessaire aussi bien pour recueillir des fonds, servir d'aiguillon que pour promouvoir la connaissance. «Il faut soutenir cette recherche. Il y a beaucoup à découvrir. Cette église est une référence des années 50. Elle marque le renouveau de l'art sacré au même titre que la chapelle de Ronchan de Le Corbusier ou le couvent dominicain à Lille.»

Gillet, l'architecte, n'est pas allé au bout de son rêve», précise l'historienne locale. Des vitraux ont été remplacés par des tôles ondulées. L'avenue ouest n'a jamais été achevée. Mais surtout, le sel contenu dans le sable de l'estuaire de la Gironde a attaqué les armatures métalliques.

en 1959 au Musée d'art moderne de New York. Un an après avoir représenté la France à l'Exposition universelle de Bruxelles.

Combien coûterait la restauration? «Pas moins de 4 à 5 millions d'euros. L'équivalent de deux ronds-points», avance Marie-Pierre Quentin qui attend beaucoup de la réunion de cet après-midi à la mairie avec les architectes des Bâtiments de France et des Monuments historiques. Un diagnostic, un programme de travaux. «On souhaite aller vite.» L'association, qui a réuni 230 adhérents en un mois, recollecte les dons (1) en attendant l'écho public. La Ville est propriétaire de l'église. «Je voudrais que ce soit le patrimoine de tous», répète la présidente en parlant de «sauvegarde» mais aussi de «rayonnement culturel». Au bout du chemin de croix.

(1) Association pour la défense de l'église de Royan BP 10102, Palais des Congrès, 17206 Royan cedex. Site: @notre-dame-royan.com

Chalais

Quel avenir pour le théâtre en béton?

Chalais dispose aussi avec son théâtre en béton (• photo CL) d'un témoignage intéressant des années 60. Imaginé par Gabriel Gauthier, un architecte charentais, il nécessite aujourd'hui une reconfiguration et une remise aux normes. Le balcon trop pentu a été fermé, des sièges ont été enlevés. Sa capacité est ainsi passée de 586 places à l'origine en 1967 à 250 aujourd'hui. «Des spécialistes l'ont vu. Le gros œuvre est a priori en bon état. Ils ont jugé qu'il était intéressant de le conserver. Il a 80% de chances d'être restauré», confie Jean Rousse, adjoint à la culture. La communauté de communes s'y intéresse et a engagé une réflexion globale pour déterminer les besoins sur le territoire. Car ce théâtre est le seul, avec celui de Barbezieux, sur le Sud-Charente.

«On souhaite aller vite»

«La dilatation des fers a fait exploser le béton.» Le mal est identifié. Le remède est plus complexe. «Il faut gratter le fer, appliquer une résine antirouille et le recouvrir ensuite de béton.» Tout en respectant l'aspect brut du bâtiment classé monument historique depuis vingt ans. Un an après la mort de l'architecte, enterré au pied du clocher comme il l'avait toujours souhaité. Son épouse, Rose, est présidente d'honneur de l'association. Marquant ainsi l'attachement de l'académicien, premier grand prix de Rome en architecture, à son «bébé». Il avait exposé la maquette

